

Une lettre de Factory, *industriel* en crise existentielle

Nous avons reçu tout à la fois un signe des temps et une lettre remarquable de ce que les saint-simoniens nommaient en 1831 un « industriel ». Soit toute personne engagée dans la production industrielle, de l'ouvrier au chef d'entreprise, en passant par les cadres, les ingénieurs, les financiers, etc.¹. On conviendra que celui qui signe « Factory » et qui relève si précisément les détails concrets de la production manufacturière et de l'innovation technologique, dans sa vie et dans son travail, entre bien dans cette catégorie.

Factory, comme nombre d'ingénieurs, de scientifiques, de cadres, de techniciens, se trouve confronté aux absurdités et aux calamités de deux siècles de révolution industrielle. *Leur révolution*. Celle qui unissait leurs idéaux et leurs intérêts, en tant que membres de la nouvelle classe technocratique. Comment retenir cette position dirigeante, gratifiante et avantageuse, quand on est aussi impliqué que le sont les technocrates, dans l'incendie et le ravage du milieu naturel ? Factory découvre la littérature anti-industrielle et médite son peu d'effet sur ses collègues.

Plusieurs stratégies s'esquissent. La majorité des technocrates met en cause « l'Homme » - et non pas l'Industriel. Ce que « l'Homme » a détruit, l'Industriel peut le réparer, réhabiliter, reconstruire ; inventer, découvrir, employer des solutions technologiques, anciennes ou nouvelles, afin de pallier les catastrophes immédiates et prolonger l'agonie, en attendant de découvrir la solution de tout.

Ceux-là, comme le note Factory qui les fréquente dans sa famille et parmi ses proches, sont les plus sourds à « la ligne technocritique ». Disons même qu'ils sont hostiles à toute autocritique, à toute remise en cause de leur puissance et de leur prestige. Leur compétence seule nous sauvera de l'extrémité où elle nous a déjà réduits. Ce sont, entre autres, les signataires de ce merveilleux appel à « mettre en œuvre un projet Manhattan écologique », évidemment paru dans *Le Monde*, le 26 septembre 2023.

Cette posture trouve des adeptes dans la minorité croissante d'ingénieurs et de scientifiques ayant admis la culpabilité industrielle dans l'incendie climatique et la destruction de la nature. Mais qui se métamorphosent, à des degrés divers et depuis divers moments, en *lanceurs d'alertes*, afin de nous mettre en garde contre les effets de *leurs progrès sans merci*, tel qu'imposés depuis deux siècles². Ceux-là se défaussent le plus souvent sur « le capitalisme » - qui leur a indéniablement fourni les moyens financiers du ravage – et permis à tant d'entre eux de se transformer en chefs d'entreprise et capitaines d'industrie. - Quitte à dénoncer le « capitalisme d'État » dans l'URSS des « directeurs », quand, leur classe exerçait le plus ouvertement et le plus crûment, sa dictature sociale³. Ah, s'ils dirigeaient seuls, entièrement, et sans ingérence des « capitalistes » ou des « incompetents », quel merveilleux monde, « écologique, social et progressiste », nous offriraient-ils. Mais voilà, on ne les écoute jamais.

« Écoutez les scientifiques ! » ordonne Greta, leur porte-parole. On n'a pas fini d'entendre les Technarques du Giec, les *collapsologues* et autres « scientifiques en rébellion ». L'important, une fois de plus, c'est de rester sur la crête, *au nom de leurs compétences*, quand des vagues de révolte s'élèvent contre le règne et les résultats catastrophiques *de leurs compétences*.

¹ Cf. Tomjo et Marius Blouin, « Les femmes aussi », Ch. 17 de *Bleue comme un orange*, sur www.piecesetmaindoeuvre.com

² Cf. Jean Druon, *Un siècle de progrès sans merci*. L'Échappée, 2009

³ Cf. Marius Blouin, *De la technocratie*. Service compris, 2023

Toutes ces épaves de la société industrielle visent à se faire passer, désormais, pour les admirables protagonistes de cette marée verte qu'ils n'ont cessé de mépriser et de combattre depuis un demi-siècle⁴.

Cette minorité qui a compris que tout devait changer, pour que tout reste pareil, se subdivise à son tour en divers choix qui trouvent leurs moyens d'expression aux confins de l'alter-citoyennisme et de « l'écologie libertaire ». Sites, journaux, maisons d'édition, sidérés par le succès médiatique de l'appel à désertion lancés par huit étudiants d'AgroParisTech lors de leur remise de diplômes, en mai 2022, rivalisent maintenant pour capter ce nouveau filon politique et commercial. Cela tombe bien, ces néo-écologistes ne demandent qu'à pérorer et le font avec toute l'assurance et la légitimité des convertis, qui unissent dans leurs personnes la science et la conscience, enfin conquise. Qui est mieux placé qu'eux pour faire servir la première à la seconde ? Pour sauver le monde après avoir sauvé leur âme ? Pour proscrire les fautes et les crimes qu'ils ont commis depuis deux siècles ? Pour nous sermonner sur les « bonnes pratiques » et les « bons usages » des technologies ? Pour diriger la « transition écologique » comme ils ont dirigé la destruction écologique ?

On se prend à mâchonner Marx. Des fractions entières de la technocratie sont, par le progrès de l'industrie, menacées dans leurs conditions d'existence. Elles apportent à « la classe écologique » (Latour) une foule d'éléments d'éducation... le processus de décomposition de la classe dominante prend un caractère si violent qu'une petite fraction s'en détache... et notamment cette partie des idéologues qui se sont haussés jusqu'à l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique, etc., etc.⁵.

Outre leurs splendides plans de rénovation, certains s'abstiennent désormais de prendre l'avion pour leurs multiples et lointaines conférences, expéditions et séjours. On lésine sur les mails, les envois de vidéos et la surchauffe informatique. On fait des « collectifs » et des « associations » ; on « réfléchit », on « expertise » ; on crée des « événements » et des « festivals ». On « lutte de l'intérieur » comme le banquier secrètement anarchiste, jusqu'à la fin de sa carrière. C'est « mieux que rien ». C'est tout de même autre chose que de simplement arrêter la recherche comme le fit Grothendieck⁶, médaille Field de mathématiques, en 1972 ; et comme le font ces nombreux ingénieurs (on en connaît), qui fuient leurs boîtes pour se faire charpentiers ou maraichers. Cela ne changera sans doute rien de plus que n'ont changé ces *babas* des années 70 partis en Ardèche se faire éleveurs de chèvres. Sauf, bien sûr, si ce phénomène de désertion atteint une masse critique et se combine avec toutes sortes d'événements – y compris géopolitiques. Il n'y aura pas de révolution écologique en un seul pays. En attendant, chacun a le droit de vivre sa vie ; d'essayer du moins.

Pièces et main d'œuvre
Grenopolis, le 6 octobre 2023

« Chères pièces, chère main d'œuvre,

Je voudrais à la fois réagir et témoigner. Vous pardonnerez la mauvaise organisation de mes idées, je vais les exprimer un peu comme elles me viennent. Et j'emploierai l'expression de quelqu'un qui vous est cher.

⁴ Cf. Marius Blouin, « La Marée verte et ses épaves », en ligne sur www.piecesetmaindoeuvre.com

⁵ Cf. 1848. *Manifeste du Parti communiste*

⁶ Cf. R. Garcia, *Notre Bibliothèque Verte*, Service compris, 2022.

Voici ce que j'ai pensé. Les circonstances de la vie en société techno-industrielle, et les mécanismes de défense intellectuelle pour y résister sont tels que je me sens comme schizophrène. Écouter des podcasts anarchistes dans mes écouteurs *bluetooth* en faisant mon footing. Je n'ai pas pris l'avion depuis longtemps, mais il aurait pu arriver que je lise PMO dans un terminal d'aéroport par exemple. Ou encore que je rêve à une société paysanne libre, tout en nettoyant ma voiture. C'est le lot de beaucoup je suppose. Ça n'est pas du cynisme, plutôt de l'ironie.

Pour résumer brièvement ma trajectoire personnelle et politique, et afin de ne pas vous ennuyer, voilà comment ça s'est passé : à partir du moment où j'ai commencé à travailler, je me suis mis à lire, mais à lire des choses qui me plaisaient, qui m'intéressaient, histoire de rattraper un peu le temps perdu. J'ai fait des études de science, puis de chimie, puis de chimie appliquée, pour finir par travailler dans l'industrie. Si bien qu'au moment de démarrer ma vie « active », j'ai ressenti le besoin de définir ce qu'est l'industrie, mais intellectuellement, politiquement, cette fois. Pas techniquement. Donc, à partir de ce que j'observais et de ce que je pratiquais, de ce dont j'avais l'intuition: comment en est-on arrivé là ? Il n'est pas nécessaire d'être érudit pour être sage (je crois que c'est de Descartes), il n'est pas nécessaire de lire des traités d'écologie pour constater que la nature et le monde vivant sont en train de mourir. Il n'est pas nécessaire d'être anti-industriel pour se dire que le fait de tout rationaliser, de tout optimiser, de tout commercialiser a mené la société là où elle est. Et que peut-être il y a un lien entre l'âge industriel et la catastrophe écologique. C'est même certain. Partant de cette idée, j'ai tiré le fil.

D'un épais livre dirigé par Pierre Singaravélou, *Histoire du monde au XIXe siècle*, j'ai retenu une idée parmi d'autres: l'histoire de cette période faite de colonies, d'exploitation de ressources et de développement technique est aussi faite de révoltes, de révolutions et de guerre. Le développement technologique s'est fait contre les hommes, du moins ceux qui n'avaient rien demandé, qui ne convoitaient pas la puissance. Je me heurte alors tout doucement à la question sociale dont je suis assez ignorant. Avec l'usine est né l'ouvrier, et donc la condition ouvrière et la lutte des classes marxiste. Ça paraît évident mais c'est frappant de réaliser que le salariat, le management, les horaires, le travail à la chaîne, ne sont pas plus anciens que l'usine elle-même et que les produits manufacturés qui en sortent. Il y a eu d'autres luttes des classes, mais celle-ci oppose des intérêts vraiment antagonistes pour le coup.

Un ami me prête un livre des éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, que je dévore. Néanmoins, je juge que c'est réac. Oui dans mon esprit, comme cela s'oppose au progrès technique, que j'associe certainement inconsciemment au progrès social, ça n'est pas progressiste. Je me suis soigné depuis. Et j'en ai lu d'autres, Anders, Mumford, Charbonneau, Bodinat. Je ne prétends pas connaître la ligne éditoriale stricte de Jaime Semprun, mais je dirais qu'elle est faite aussi d'une poésie mélancolique, qui manque à Ellul, et qui expliquerait pourquoi il ne s'y trouve pas.

Avant de vraiment identifier mon goût pour ces lectures, j'ai fait un crochet par les éditions La Fabrique, que vous citez parfois dans vos camouflés. Mon ami qui m'a prêté le livre plus haut ne les aime pas ; le Grand soir, le romantisme révolutionnaire, tout ça l'agace. Je suppose que c'est cela, associé au fantasme de semi-guérilla du sabotage que vous appelez le léninisme. Et je me demande si, aux côtés d'Andreas Malm, vous rangeriez dans le panier léniniste Théodore Kaczynski et Peter Gelderloos. Néanmoins, si je peux essayer d'en sauver un à vos yeux, c'est Grégoire Chamayou. Je pense que, dans le jeu de faire la généalogie de la littérature technocritique, vous avez un ancêtre commun. Sur comment la technologie a des

implications sociales et comportementales (Théorie du drone), sur la transformation de la lutte marxiste en une lutte autour de la technocratie (La société ingouvernable): le *top management* des grandes entreprises qui est salarié mais pas prolétaire, actionnaire mais pas rentier. *Stakeholders* versus *shareholders*.

Bref, ces saines lectures ont un point commun, elles prolongent l'éventail des idées politiques bien au-delà de ce qu'on peut lire dans le journal ou voir à la télé. Ce sont des idées totalement absentes des médias. Totalement absentes de la machine à café au boulot. Et pour cause, il faut croire que les institutions qui organisent l'éducation, le travail, l'information, rejettent les idées qui leur sont hostiles.

J'ai travaillé dans une usine de transformation de matière plastique. Une dizaine de semi-remorques par jour viennent décharger les matières premières. Il faut littéralement nourrir la machine en continu et tout arrêt de ligne met l'entreprise en péril. Le bruit est assourdissant, la taille des engrenages est monstrueuse, et peut emporter un bras sans même se gripper. Le mécanisme hypnotisant, la chaleur étouffante (il faut fondre le plastique).

Dans un autre job, je travaillais sur des produits d'étanchéité. Je faisais des batteries de tests sur des joints pour moteurs et boîtes de vitesse. Ce rôle autrefois était joué par le caoutchouc qu'on fabriquait à partir de la sève des hévéas, exploités dans les colonies, ainsi que le suif à partir de graisses animales. Comme pour plein d'autres usages, les polymères ont remplacé les anciennes matières premières plus ou moins naturelles, dès qu'on s'est aperçu qu'on pouvait les fabriquer à partir du pétrole, et de manière industrielle. J'ai donc visité des usines de moteurs et pris conscience, par la même occasion, de l'ampleur de l'artificialisation, de la déshumanisation, de l'aliénation qui y règne. Les images de ces chaînes de montage vertigineuses résonnent à la lecture de Mumford, des années plus tard. La machine n'est pas au service de l'homme, c'est l'inverse. Elle ne le soulage pas, elle lui vole son savoir-faire. Elle ne fait pas mieux, elle fait moins bien, mais de manière parfaitement intégrable, cadencée, répétable, contrôlée.

Dans un autre job, je travaillais dans le domaine de l'hygiène jetable: les couches bébé. Ma région s'appelait EMEA (pour Europe Middle East Africa, il existe un découpage du monde selon les intérêts des industries technologiques: EMEA, APAC, LATAM. J'ai donc voyagé plus large et pris l'avion, assez pour flinguer mon bilan carbone sur 4 générations. J'ai vu d'autres usines, mais dans des pays pauvres. J'ai appris que les ouvriers occidentaux ont la chance d'avoir une « culture sécurité », alors que ceux des pays pauvres, en plus de leur salaire de misère, peuvent se blesser ou mourir plus facilement. J'ai vu des lignes de fabrication de couches tourner à 1000 pièces par minute. Certaines usines ont dix lignes comme celles-là ou plus qui tournent H24. Il y a de ces usines partout dans le monde, partout où les bébés portent des couches. Et ces produits sont jetables, ils ont une durée de vie de quelques heures, et sont faits de matière plastique non recyclable. Voir ces machines cracher autant de matière, c'est voir la même matière polluante s'accumuler en décharge à ciel ouvert, en enfouissement, ou en incinération. Oui mais voilà, comment faisait-on avant ? Il faut croire qu'on faisait sans. Oui mais c'est tellement pratique ;)

J'ai travaillé dans la chimie végétale, la chimie « verte ». Et là, il faut que je vous explique le principe de la matière « biosourcée » selon ses promoteurs dans l'industrie. Tous les industriels de la chimie veulent remplacer la matière fossile (issue du pétrole) par de la matière biosourcée (issue des plantes). Pourtant, le produit final est le même. Même chimiquement. Par exemple, les fabricants de plastifiant ne peuvent pas distinguer le

plastifiant biosourcé du plastifiant fossile une fois produit, ils les mélangent et garantissent un label selon le pourcentage de matière biosourcée qui est rentré dans le mélange. Pourtant l'usage est le même, le camion qui roule au biodiesel pollue pareil, etc... Mais le CO2 rejeté lors de l'usage ou de la destruction est censé avoir été compensé par l'absorption du CO2 par la plante lors de sa croissance. Autrement dit, le camion roule au biodiesel, consomme pareil, pollue pareil, émet des particules, du soufre, du CO2, mais au lieu de sortir du pétrole du sol pour le produire, on a fait pousser du colza, alors on peut dire que le CO2 émis est compensé par le CO2 absorbé.

Première objection, à partir du moment où l'on a fait pousser du colza et qu'on en a tiré de l'huile, on pourrait utiliser cette huile autrement que pour faire du carburant et ainsi ne pas rejeter de CO2 du tout. Par exemple de l'huile alimentaire.

Deuxième objection, il faudrait voir ce qu'il y avait avant ce champ de colza qui sert à faire du biodiesel. S'il y avait un champ de colza alimentaire, alors on n'absorbe pas plus de CO2 qu'avant, seulement on en émet davantage en brûlant le carburant au lieu de consommer l'huile comme aliment. S'il y avait une prairie avec des fleurs et des arbustes, il n'est pas dit que notre champ de colza absorbe davantage de CO2. S'il y avait une forêt, alors là c'est certain on absorbe beaucoup moins de CO2 en y mettant du colza à la place. S'il y avait un parking de supermarché, alors là d'accord. Mais entre nous ça m'étonnerait que ce cas de figure existe.

C'est ça qu'on appelle décarboner. Et toute la promesse du biosourcé repose sur ce calcul illusoire (voir de profonde mauvaise foi de la part des industriels). Même pour le kérosène des avions. En fait, l'industrie exploite l'huile végétale comme elle a exploité le pétrole, les minerais ou les animaux, de manière inconsidérée, illimitée, perpétuelle. L'industrie verte apporte ainsi son lot de désillusions. Des procédés de fabrication qui utilisent des tonnes de solvant toxique. Des procédés d'extraction qui impliquent un nombre d'étapes, une quantité d'énergie, d'eau, d'équipements complètement folle. Savez-vous pourquoi on parle d'huile obtenue par première pression à froid ? Ca n'est pas un secret⁷, c'est parce qu'au-delà, pour extraire le reste de l'huile des oléagineux, on extrait au solvant (par exemple à l'hexane, un solvant inflammable et toxique). On lave la poudre de tourteaux (de soja par exemple) avec le solvant, l'huile se transfère dans le solvant, on sépare les tourteaux de la solution, on évapore ensuite le tout en chauffant et à la fin il reste de l'huile avec un taux résiduel de solvant qu'on juge acceptable, et que l'on contrôle bien sûr. Et cette huile est vendue sans la mention « première pression à froid ». Les labels, par leur absence, sont un aveu des pires pratiques industrielles. « Sans dioxyde de titane » dans le dentifrice, « sans paraben » dans les crèmes. Sans poison, quoi. Merci, trop aimable ! A chaque nouvelle allégation, ils avouent leur mensonge précédent (voir Bodinat à propos de la pub).

Je me suis mis à m'intéresser au sujet par le prisme des accidents industriels, et des documents de l'ARIA (retour d'expérience sur les accidents technologiques, site dépendant du ministère de la transition écologique). J'en ai fait des billets de blog sur des thèmes industriels⁸. Au début, j'avais appelé ça « philosophie industrielle ». Ça vaut ce que ça vaut, avec des biais correspondant à l'évolution de ma conscience politique. Comment on fait, à quoi ça sert, en quoi ça pollue, des exemples d'accidents, comment s'en passer. De la pseudo enquête, un peu critique. Tirer le fil, pour en arriver à considérer l'ampleur du problème: la société industrielle dans son ensemble.

⁷ Cf. <<https://naturafrro.fr/blog/les-modes-d-extractions-des-huiles-vegetales-n71>>

⁸ <<https://blogs.mediapart.fr/factory/blog>>

J'ai travaillé dans une société multinationale et voici ce que j'ai pensé. La société a souscrit à un logiciel en ligne de gestion de compte commercial. Nous avons été fortement incités à utiliser ce logiciel pour consigner tous les échanges et événements liés à un compte client. Contrairement à une messagerie standard, à laquelle la direction n'a pas forcément accès, ce logiciel capitalise la relation commerciale entre la société et le client, et pérennise la relation dans son giron. Ainsi quand le commercial quitte la société (car un peu trop essoré par le management), il ne part pas avec le carnet d'adresses. Et surtout son successeur reprend le dossier avec tous les échanges et la stratégie stockés dans le logiciel en *cloud* ! L'interchangeabilité des salariés, la minimisation des temps de formation et d'adaptation au poste, on retrouve en fait des fondamentaux du capitalisme, plus seulement appliqués aux ouvriers, mais maintenant aussi aux cadres, qui étaient jusque-là plus ou moins à l'abri. Le temps de période d'essai dans un contrat CDI est passé récemment de 3 mois à 4, et renouvelable. Ce qui porte potentiellement à 8 mois le temps de précarité pendant lequel un jeune cadre fraîchement embauché est dans une situation d'incertitude face aux banques et aux bailleurs. On ne va pas pleurer. Mais pour ceux qui se croyaient au sec, l'eau arrive déjà aux genoux. D'autres sont déjà sous l'eau.

J'ai complètement perdu la maîtrise de mes outils numériques et voici ce que j'ai pensé. La première fois c'était avec Excel. Je savais faire un graphique à partir d'un tableau de données. Puis, dans les années 2010, le logiciel a changé. Je ne savais plus faire un graphique à partir d'un tableau de données, j'ai dû réapprendre. Plus tard, c'était avec mon smartphone, peut-être dans les années 2015. Je savais jusque-là trouver un réglage dans les menus pour modifier un paramètre, du premier coup. Puis on a atteint un seuil en termes de fréquence des mises à jour, en termes de modification de l'arborescence des menus, de leur contenu. Je ne pouvais plus suivre. Aujourd'hui, à chaque fois que je veux modifier quelque chose dans les réglages de mon téléphone, je dois apprendre à le faire. Je suis au service de mon téléphone. C'est la même chose pour la Box TV à partir de 2020 environ. Régulièrement, je ne sais plus changer de chaîne (vers le haut ? vers la droite ? le bandeau est en bas ? à gauche ? Comment enregistrer ?).

Récemment, ma messagerie Outlook professionnelle a décidé de remettre tous les réglages par défaut. De remettre les *pop-up*, les notifications, les sonneries. J'avais pris soin d'enlever tout ça. Une voiture neuve est en train de devenir quelque-chose comme ça. Tesla a commencé, les autres suivent. Une voiture neuve est maintenant une boîte noire (vous n'avez plus aucune idée de la puissance ou du fonctionnement du moteur qui se coupe quand il veut, change de vitesse, redémarre, etc...), et c'est finalement la voiture qui fait ce qu'elle veut et vous donne des instructions: ralentissez à l'intersection, fermez la fenêtre car il y a la clim, attention vous vous endormez, reprenez le volant !

La voiture vous demande d'accepter les *cookies* (ou l'équivalent, le partage de données). Ces outils numériques ne nous servent pas, c'est nous qui les servons. Et j'ai pensé à l'obsolescence de l'homme. Mon aspirateur Dyson est tellement efficace, tellement pratique, que je m'en sers 3 fois par semaine, au lieu d'une seule fois pour l'ancien. Il vient combler un besoin que je n'avais pas auparavant, celui d'aspirer le moindre poil, la moindre miette. Et mes contemporains de penser qu'il vient remplir un usage indispensable, alors qu'il le crée de toutes pièces. « On ne peut plus revenir en arrière », soit la traduction de « il y a un avant et un après ». Là vraiment, je prends cela pour un seuil important en termes de servitude de l'homme au service de la machine. On ne maîtrise plus rien.

Encore une fois c'est vraiment frappant avec les outils numériques, et je me permets de développer car c'est typiquement un « progrès » informatique qui modifie le comportement

humain. Les jeunes qui jouent beaucoup aux jeux vidéo et qui ont beaucoup d'applis sur leurs téléphones connaissent cette frustration de la mise à jour permanente. Eux sont nés avec. Qu'en pensent-ils ? Il s'agit d'une dépendance à un programme informatique jusque-là assumée, car c'était un calcul entre le bénéfice apporté (enfin si on peut dire, mais bon admettons que ça apporte du divertissement, un accès à des marchandises, etc...) et la démarche pénible de devoir apprendre, une seule fois, à s'en servir.

Aujourd'hui, il faut apprendre quasiment à chaque fois. Le calcul ne fonctionne plus. C'est donc presque purement une contrainte. C'est comme si je voulais faire une partie de tarot, en étant obligé d'attendre une mise à jour, puis intégrer la modification des règles, le changement de *design* des cartes, etc... Pour qu'ainsi tout le monde joue au même jeu de tarot, partout, et que le machine en récolte les données: qu'elle nous pilote. Si ça ne touchait que le domaine des loisirs, on pourrait dire qu'il y a une forme de consentement à se soumettre à autant de contrainte. Mais l'extension à la télévision, à l'ordinateur professionnel, au téléphone, ouvre la porte à l'informatisation de tous les usages. Pendant que nous généralisons la gestion informatique à tout et à n'importe quoi (une trottinette, un vélo, une montre, un frigo, un mixer, un horodateur), nous réalisons simultanément que cette gestion informatique devient vite hors de contrôle de l'utilisateur. On peut donc présager que bientôt l'utilisateur devra mettre à jour et réapprendre à utiliser sa montre, son mixer, son vélo, etc... en permanence. Avec le concours de la 5G. L'informatisation dessine un monde en perpétuel changement. Impossible de connaître le repos dans un tel univers. C'est l'organisation de notre impuissance qui est en cours.

On pourrait même étendre le phénomène aux conditions générales d'utilisation, version juridique des mises à jour informatiques. Contrats d'assurance auto, habitation, d'électricité, d'eau, d'internet, de carte de crédit, de compte bancaire. Impossible de suivre la fréquence et l'ampleur de cette administration kafkaïenne. La Mégamachine n'est pas seulement informatique ni mécanique mais aussi administrative, bureaucratique. Il s'agit bien d'un mode d'organisation qui organise surtout la puissance des organisateurs et la soumission des administrés. Ce mode d'organisation leur profite par la spécialisation technique et les avantages qu'il cache (le langage et la lourdeur des conditions générales camoufle son caractère arbitraire et injuste. Beaucoup de gens travaillent dans leur entreprise respective à modifier les CG dans l'intérêt de l'entreprise et contre celui des clients. Une protection des intérêts technocratiques) et installe une distance avec les clients qu'il plonge dans la confusion. « Signez en bas », « Accepter les cookies ». De toute façon vous n'avez pas le choix.

J'ai fait une recherche google et voici ce que j'ai pensé. Google auparavant était un moteur de recherche comme il en existe dans les universités ou les bibliothèques, c'est-à-dire un outil de recherche transparent, fiable. S'il y a zéro résultat, il vous dit zéro résultat. S'il affiche 10 résultats, c'est qu'il y en a 10. On n'en est plus là du tout. Aujourd'hui vous tapez n'importe quelle recherche, les premiers résultats sont des pubs, les suivants sont des pubs aussi mais ça n'est pas marqué.

Pour les suivants, vous ne savez pas pourquoi ces résultats sont proposés (mot clé repéré ? Relation sémantique ? Rapport au niveau commercial ? Une corrélation ? Laquelle ?). Transformation aussi des moteurs de recherche cousins: Leboncoin, Amazon, Meetic, etc... Il n'y a pas de résultat à votre recherche ? On vous affiche des résultats quand même. Vous utilisez tous les filtres pour affiner mais le moteur de recherche n'en tient plus compte et joue le rôle d'un vendeur de chaussures qui vous propose toujours quelque-chose pour que vous ne partiez pas les mains vides. Et c'est à cette intelligence-là qu'on s'adresse avec Alexa, Siri, et autres. Une intelligence maligne, intéressée, programmée par des commerciaux.

J'ai compris votre concept de classe de la technocratie et voici ce que j'ai pensé. Passé à travers ce crible (critique, critère, etc.), certains personnages, certaines institutions se distinguent là où le crible gauche/droite ne permettait pas de les classer. Cela m'a paru évident avec Jean Marc Jancovici. C'est un technocrate. Difficile à placer sur un axe gauche-droite ? Oui mais il est pour la décroissance ? Oui mais il a fondé un *think tank* qui a pour clients les multinationales les plus polluantes ? Oui mais il fournit des données qui nourrissent le rapport d'Oxfam sur les inégalités et les émissions de CO2 ?

C'est un technocrate, un planificateur. Cela vient corroborer l'analyse de Reporterre qui voit dans son discours la glorification de l'élite, la recherche d'un pouvoir fort. Un promoteur de l'énergie nucléaire surtout.

La chaîne youtube Thinkerview est un média qui nourrit une fascination pour la technocratie. Cela résout un impensé pour moi. La liste de leurs invités est un peu un *Who's who* de la technocratie. Aussi clairement que la chaîne Livre Noir s'insère dans le crible « extrême droite ».

Que faire alors ? La ligne technocritique est une position d'avant-garde, les sympathisants qui voudraient trouver des compromis avec la technocratie en sont exclus. Pas de capitalisme vert. Pas de technocratie libertaire. Oui mais voilà, ce positionnement radical écrème les interlocuteurs au point qu'il isole complètement. Dans mon environnement social, je ne peux que nuancer ce discours techno-critique, l'édulcorer, pour le faire passer auprès de ma famille, de mes collègues, de mes amis (et encore, ça passe moyennement). Politiquement, je pense à Nicolas Casaux qui applique à la lettre cette ligne. Il apporte beaucoup dans ces textes, mais il perd beaucoup d'énergie à se battre contre tout le monde. Est-ce que ceux qui n'épousent pas la cause sont des ennemis politiques ? PMO met des coups de griffes. Ceux qui ont pris des coups de griffe sont nombreux (NPA, communistes, maos, léninistes, trotskistes, socialistes, sociaux-démocrates, écologistes, verts, j'en oublie).

Comme vous dites, vos textes sont lus et ont eu de l'influence sur des chercheurs, des ingénieurs, qui ont décroché. C'est peut-être ceux-là les alliés. Peut-on faire la révolution sans révolutionnaires, sans organiser, sans planifier, sans instituer ? Il faut reconnaître à la littérature communiste la culture des luttes, l'histoire des révolutions. Faut-il rêver de mélanger la théorie technocritique à la réalité du terrain ? Rêver de post-capitalisme, de paysages désenchantés où la technologie s'est retirée, façon Atlas des Régions Naturelles ? Du lierre sur les pylônes électriques, des carcasses d'éoliennes, la nature qui reprend ses droits. Faire avec ce qui reste.

Factory »»